

Dans le silence des cloîtres

●●● **Hervé Briand**, Abbaye Notre-Dame d'Acey
Moine, Vitreux (Jura, France)

Le silence du moine n'est pas du mutisme, cette incapacité de parler, soit d'origine physiologique, qui est alors un silence mutilé, soit d'origine psychologique, qui est un silence dévoyé ; tous deux silences douloureux, même si différemment, mais pas forcément incompatibles avec le vrai silence, ici envisagé. Dénouons ensuite ce qu'on pourrait appeler « le silence romantique ou folklorique », cette caricature du silence des cloîtres que l'opinion courante se fait souvent. Le sens de la vie monastique échappe à la plupart des gens en son essentiel. Ils restent impressionnés par des données plus extérieures qui les frappent dans la mesure où elles mettent fortement en contraste la vie des moines et l'existence courante. (Une certaine littérature, et les médias en particulier, grossissent indûment les choses en ce sens.) Ils ne s'aperçoivent pas qu'elles sont seulement signes d'un *plus profond*. Ce silence est ainsi perçu comme une anormalité, la répression d'un besoin naturel, une pratique inusitée qui fait que le moine se met en marge de l'humanité. Ajoutons à cela le légendaire « Frère, il faut mourir ! », seuls mots que les moines prononceraient en se croisant, et la caricature est totale : le silence du moine est vu comme une sorte de mu-

tisme répressif, élément d'une vie pénitentielle qui imposerait ce caractère punitif en expiation des péchés, ceux du moine et ceux du monde. Un silence lourd à porter, traîné à contrecœur, à moins que l'on ne s'y complaise de façon un tantinet masochiste.

Ceci dit, il faut admettre que les moines eux-mêmes n'ont pas été sans favoriser parfois cette caricature du silence ici dénoncée. C'est que tout idéal élevé est difficile à maintenir au top-niveau dans un groupe d'hommes. Au long des années, s'insinuent et s'installent des phases de facilités qui tendent à élargir des réglementations qui paraissent trop serrées. Cet assouplissement ouvre la voie à des accommodements douteux, sinon aberrants, surtout en ce qui concerne les points d'observance où la nature humaine se juge davantage brimée, et parmi eux ceux qui touchent le silence. Survient alors en réaction une réforme qui vise à rétablir l'observance oubliée et déchue du silence. On insiste sur les points relâchés, non sans exagérations ou maladresses parfois : coup de barre, tour de vis ! Et on en rajoute encore, pour être sûr d'arriver à des résultats, résultats pas forcément heureux... car le danger est alors d'édicter des normes sévères, pointilleuses, qui enserrant la vie du moine dans un réseau de réglementations parfois mesquines. On apprend « comment se taire » plutôt que « pourquoi se taire ».

« Le Grand silence », film récent sur les chartreux, a fortement interpellé le public.¹ Son titre n'a pas étonné ceux qui savent la place et la valeur du silence dans la vie monastique. Mais encore faut-il bien comprendre de quel silence il s'agit et ne pas en fausser la nature, l'expression, la finalité. Loin d'être un mutisme répressif ou disciplinaire, il est recherche de sagesse, de maîtrise de soi, mais, surtout, il est grâce et affaire d'amour. Le Père Briand, moine cistercien trappiste, partage son expérience.

1 • Cf. **Guy-Th. Bedouelle**, « Parole sans paroles », in *choisir* n° 567, mars 2007, pp. 32-33. (n.d.l.r.)

Dégradé vers un « mutisme disciplinaire », le silence n'est plus grâce ; il est devenu loi, absolu ; un en-soi sans âme, éloigné des sages enseignements des maîtres de la vie monastique, qui donne lieu aux racontars caricaturaux du public non averti.

Un capital de sagesse

Dépassant cette sorte de mutisme soumis à des normes et à des sanctions, une première approche plus positive du silence monastique nous achemine vers ce qui pourrait s'appeler « le silence de sagesse ». Cette appellation renvoie à des courants universels qui forment le fond de toute culture humaine, à tel point que la Bible n'hésitera pas à en assumer le meilleur dans toute une série de ses livres, et que le Christ lui-même saura apparaître comme Maître de Sagesse. La sagesse est l'art de vivre, de bien vivre, de savoir gérer à bon escient un quotidien pas toujours facile, à partir des expériences passées, accumulées et décantées. Le sage est un homme d'expérience, expert plus que savant : « Expérience passe science ! »

Si la sagesse concerne directement le comportement personnel, son domaine de prédilection est celui des relations, car ce domaine est riche d'expériences variées. C'est là que se manifestera le plus la sagesse ou le manque de sagesse de chacun, c'est là qu'on accroîtra son capital sagesse.

Dans le domaine des relations, un point revient incessamment : celui de la parole, et, corrélativement, celui du silence. Que de proverbes, dans toutes les aires culturelles, qui s'attachent à ce point ! Et dans la Bible, le Livre des Proverbes ne fait pas exception. Un seul exemple : son chapitre 10 présente 32 maximes, dont 12 concernent le langage ! Un proverbe

français bien connu résume à merveille tout cet enseignement sapientiel : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or ! »

Or le monachisme émerge aux courants de la sagesse universelle : être moine, c'est aussi chercher à bien savoir se diriger dans l'existence, selon un idéal d'homme où interviennent certains choix, en particulier celui fondamental de la recherche de l'Absolu que certains moines appellent Dieu. Pour cela, le moine s'applique à mettre en œuvre moins une science intellectuelle qu'une expérience de vie, celle des Anciens devenant des Maîtres.

Toute une littérature se référant nettement à la sagesse a ainsi vu le jour dans le monachisme, engrangeant un capital d'expériences qui pourra servir à la conduite des autres. Cela va du niveau le plus élémentaire, qui est « la Parole de l'Ancien » ou « apophtegme », au niveau le plus élaboré des « Règles ».

Rien d'étonnant donc à ce que la littérature monastique, dans cette optique de sagesse, aborde largement le thème parole/silence. On y prône ce qu'on relève en fait dans la sagesse universelle : une modération dans l'expression parlée. Cette retenue par prudence, ce recul pour mieux observer et écouter, ce dosage vrai et juste de la parole et du silence, si délicat et qui implique une profonde maîtrise de soi, constitue la sagesse. Cette parole d'Abba Arsène illustre bien tout ceci : « Souvent je me suis repenti d'avoir parlé ; rarement de m'être tu ! »

Les Règles détailleront les modalités concrètes du silence du moine, répondant aux questions : où, quand, envers qui garder le silence ? Comme cette notation de saint Benoît : « En tout temps, les moines doivent cultiver le silence, mais surtout aux heures de la nuit » (Règle 42,1). Elles insisteront surtout sur l'es-

sentiel qu'est la motivation : pourquoi garder le silence ? A leur niveau, elles en resteront au plan moral et sapientiel. Ainsi Colomban et Benoît s'appliqueront à commenter Proverbes 10,19 : « En parlant beaucoup, tu n'éviteras pas le péché », maxime qu'ils citeront l'un et l'autre. N'obligeant pas à un silence absolu qui serait mutisme, les deux condamnent non seulement les propos mauvais, mais aussi le simple bavardage, parole creuse et oiseuse que toute sagesse réprouve. Ils prônent cette maîtrise de soi dont l'un des plus beaux tests est cette simple et souriante maîtrise de la langue qui sait parler ou se taire à bon escient.

Le silence de l'amour

Il n'est pas du ressort des Règles de dépasser cet horizon de sagesse, ô combien déjà positif et précieux. Nous devinons pourtant que le silence des cloîtres ne s'y réduit pas, n'atteint pas là toute sa vérité, sa profondeur. Il faut s'adresser alors aux Maîtres de la mystique qui nous diront que « l'amour du silence conduit au silence de l'Amour ».

Partons d'une scène familière qui servira de parabole et permettra d'aller plus loin : une maman penchée sur le berceau où dort son enfant. Impressionnant, le silence de cette femme : immobile, dévorant des yeux son petit, insensible à tout ce qui se passe autour d'elle, tout entière captivée par cette contemplation intense, aimante, qui ne saurait se lasser. Au surplus, silence combien contagieux : quel tiers se permettrait l'incongruité de le briser ou même de le troubler si peu que ce soit ? Un tel silence est intouchable, comme « sacré ».

Il est certain qu'il y a une présence au départ, une présence forte qui est plus qu'une simple proximité physique, une présence de poids qui mobilise l'atten-

tion de l'autre, qui investit son intériorité, qui retentit dans ses profondeurs, et cela plus par une exigence intime que par une contrainte imposée ; qui amène tout naturellement, par une spontanéité sans efforts, à un silence suprêmement attentif, comme fasciné ; silence qui n'est pas une simple abstention de paroles (elle ne recouvrerait qu'un vide).

Ce silence-ci laisse deviner une plénitude de présence qui répond à la présence première de l'autre, un silence habité et donc d'emblée relationnel, rien moins que passif. Il s'agit d'un « être avec », non d'un simple « être là » dirait Gabriel Marcel. Silence porteur d'une parole non proférée : une quelconque extériorisation, orale ou gestuelle, ne s'impose pas, sinon très retenue comme un

Tamié



sourire, une esquisse de geste. On pense à la parole de Paul Claudel évoquant l'activité intérieure et intense de la première des Muses, Mnémosyne, la déesse de la mémoire, « celle qui ne parle pas, qui écoute, qui considère ; elle ne parlera pas, elle est occupée à ne point parler : elle coïncide ! »

Simple parabole, cette scène est très évocatrice du Mystère, surtout si on se souvient qu'elle s'inscrit en pleine page d'Evangile : la Vierge silencieuse et contemplante de Bethléem. Ainsi est-on amené au cœur du silence du moine qui est, aussi et éminemment, une présence à la Présence, celle même de Dieu.

C'est dire que ce silence conditionne une démarche d'intériorisation, « un pèlerinage vers son propre cœur », disaient les Pères du Moyen-Age, dépassant le simple niveau de l'intériorité psychologique pour atteindre son plus profond, son « cœur » selon la Bible, la racine même de son être, là où Dieu se tient, là où Dieu le crée et le maintient dans l'être, là où Dieu l'habite et l'anime, l'attend et l'appelle à une communion de vie intense. Ce « Dieu plus intime à moi-même que moi-même », disait saint Augustin, ce Dieu que Jésus avait lui-même dévoilé à ses Apôtres : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14,23), et que commente Jean avec sa densité coutumière : « Dieu est Amour ; celui qui demeure dans l'Amour demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jn 4,16).

Certes, ces paroles fortes s'adressent à tout homme comme un appel, à tout chrétien comme une assurance. Ce qui spécifie le monachisme, c'est d'avoir tout pesé et organisé dans la vie du cloître pour que cela soit vécu intégralement, au maximum. Du coup, toutes les données de la vie au monastère re-

çoivent de ceci leur finalité dernière et donc leur sens profond ; entre autres et très spécialement le silence.

Une âme

Celui-ci est donc au-delà de la simple maîtrise de soi, de la sagesse : c'est le climat vivifiant où la vie profonde du moine s'épanouit et fructifie. C'est cette présence profonde et soutenue à la Présence aimante et aimée, toujours première, toujours fidèle. C'est cette conscience éveillée d'être sous le regard de tendresse d'un Père qui appelle et attire à un face-à-face, à un tête-à-tête paternel et filial, à cette écoute attentive, toute polarisée sur la parole intérieure, écho de la Parole unique et éternelle du Père au Fils, redite à Jésus de Nazareth : « Tu es mon Fils, tu es ma joie, en toi j'ai mis tout mon Amour ! », et à laquelle répond la parole de l'homme : « Oui, Père ! »

Un cri de reconnaissance ou d'imploration, cri du cœur plus que de la bouche, qui va soutenir cet incessant dialogue d'amour sans chercher à s'extérioriser, sinon en informant toute l'existence concrète et quotidienne du moine en tous ses détails. Ce silence est devenu exigence intime, par-delà toute contrainte extérieure ; il n'est plus loi, il est grâce ! Ce n'est plus un cadre, c'est une âme ! Devant le Saint Bruno de Houdon dans l'église Sainte-Marie-des-Anges à Rome, statue célèbre, si vivante qu'on a pu dire : « Il parlerait s'il en avait la permission ! », un moine, frappé par la densité de recueillement qui en émanait, réagissait ainsi : « Et moi je dis que même s'il en avait la permission, il ne parlerait pas ! » Car au cloître, le vrai silence n'est plus affaire de permission, c'est une affaire d'AMOUR.

H. Br.